



Lied & Mélodie

Ceci est la page 1 du document.
Pour obtenir le document en entier, adressez une demande motivée à
contact@liedetmelodie.org



Isaac Albéniz (1860 – 1909)

Deux morceaux de prose de Pierre Loti (1897) – Pierre Loti (1850 – 1923)

Crépuscule

C'était bien un crépuscule de juin ;
il y avait des parfums de fleurs dans ce cimetière,
des parfums si suaves, si pénétrants, qu'ils me grisèrent ;
il y avait des guirlandes de roses partout sur les tombeaux,
et de hautes herbes fleuries,
au-dessus desquelles les phalènes et les moucheron dansaient leurs
rondes légères.
Tout cela m'enivrait de vie et d'amour,
moi qui étais mort...

Tristesse

Jean, lui, tous les jours flânait et songeait,
avec une vague tristesse,
visible pour la première fois
dans ses yeux perdus par instants
et dans son allure un peu ralentie.

Dans le jardin à l'abandon,
envahi par la poussée des chrysanthèmes
et des asters d'automne,
il demeurait enfermé, des heures,
entre les murs peuplés de lézards,
tandis que les oranges jaunissaient au soleil d'octobre.
Avec l'été allait finir son enfance ;
avec la splendeur de ce soleil,
déjà déclinant et mélancolique,
allait s'enfuir son passé d'insouciance heureuse ;
et il sentait cela douloureusement,
avec une impression inconnue de regret et d'effroi.

Gabriel Fauré (1845 – 1924)

Le papillon et la fleur (1861)

Victor Hugo (1802 – 1885)

La pauvre fleur disait au papillon céleste :
Ne fuis pas !
Vois comme nos destins sont différents. Je reste,
Tu t'en vas !

Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les hommes
Et loin d'eux,
Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes
Fleurs tous deux !

Mais, hélas ! L'air t'emporte et la terre m'enchaîne.
C'est cruel !
Je voudrais embaumer ton vol de mon haleine
Dans le ciel !

Mais non, tu vas trop loin ! – Parmi des fleurs sans nombre
Vous fuyez,
Et moi je reste seule à voir tourner mon ombre
À mes pieds.

Tu fuis, puis tu reviens ; puis tu t'en vas encore
Luire ailleurs.
Aussi me trouves-tu toujours à chaque aurore
Toute en pleurs !

Oh ! Pour que notre amour coule des jours fidèles,
Ô mon roi,
Prends comme moi racine, ou donne-moi des ailes
Comme à toi !

Mai (1862)

Victor Hugo (1802 – 1885)

Puisque mai tout en fleurs dans les prés nous réclame,
Viens ! Ne te lasse pas de mêler à ton âme
La campagne, les bois, les ombrages charmants,
Les larges clairs de lune au bord des flots dormants,

Le sentier qui finit où le chemin commence,
Et l'air et le printemps et l'horizon immense,
L'horizon que ce monde attache humble et joyeux
Comme une levre au bas de la robe des cieux !

Viens ! Et que le regard des pudiques étoiles
Qui tombe sur la terre à travers tant de voiles,
Que l'arbre pénétré de parfums et de chants,
Que le souffle embrasé de midi dans les champs,

Et l'ombre et le soleil et l'onde et la verdure,
Et le rayonnement de toute la nature
Fassent épanouir, comme une double fleur,
La beauté sur ton front et l'amour dans ton cœur !

Lied & Mélodie

Ceci est la page 2 du document.

Pour obtenir le document en entier, adressez une demande motivée à

contact@liedetmelodie.org

